
LES PETITES FUGUES, FESTIVAL LITTÉRAIRE ITINÉRIANT
DU 13 AU 25 NOVEMBRE 2017

PASCAL COMMÈRE



BIOGRAPHIE :

Pascal Commère, né en 1951, travaille en Bourgogne. Il vit à la campagne et publie depuis 1978.

Bourse Del Duca pour son premier roman (*Chevaux*, Denoël, 1987) et Prix de poésie Guy Levis Mano 1990. Deux de ses livres de poèmes, *Les commis* et *Graminées* (2007), ont paru aux éditions Le temps qu'il fait, auxquelles il avait précédemment donné deux livres de « salutations » : *La grand' soif d'André Frénaud*, 2001, *D'un pays pâle et sombre*,

2004, et quatre recueils de récits : *Solitude des plantes*, 1996, *Le grand tournant*, 1998, *Le vélo de Saint Paul*, 2005 et *Les larmes de Spinoza*, 2009.

Une importante anthologie personnelle de sa poésie a paru en 2012 en coédition avec Obsidiane : *Des laines qui éclairent* (1978-2009).

BIBLIOSIAPHIE SÉLECTIVE :

POÉSIE :

- *Prévision de passage d'un dix cors au lieu-dit Goulet du Maquis*, Obsidiane, 2006
- *Rubrique terre*, Contre-allées, "Poètes au potager", 2007 (indisponible)
- *Graminées, un cahier perdu puis retrouvé*, Le temps qu'il fait, 2007
- *Tashuur, Un anneau de poussière*, Obsidiane, 2012
- *Mémoire, ce qui demeure*, Tarabuste, 2012
- *Des laines qui éclairent*, Une anthologie (1978-2009), Obsidiane / Le temps qu'il fait, 2012

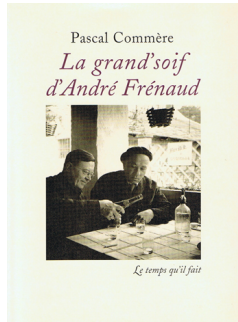
PROSE ET HISTOIRES :

- *La Grand'soif d'André Frénaut, Salutation*, Le temps qu'il fait, 2001
- *Aller d'Amont*, Éd. Virgiles, 2004
- *D'un pays pâle et sombre, Autres salutations*, Le temps qu'il fait, 2004
- *Le vélo de Saint Paul*, Le temps qu'il fait, 2005
- *Maurice in Les oiseaux de Sens*, Photographies d'Emmanuel Berry, Le temps qu'il fait, 2007
- *Les larmes de Spinoza*, Histoires, Le temps qu'il fait, 2009
- *Petit Soleil*, Prose, Circa 1924, 2009
- *Noël hiver*, Le temps qu'il fait, 2010
- *Le petit cheval d'Ostrava*, Le temps qu'il fait, 2011
- *Lieuse*, Le temps qu'il fait, 2016

Présentation sélective des Livres :

- *La Grand'soif d'André Frénaud, Salutation, Le temps qu'il fait, 2001*

Présentation de l'ouvrage :



Je relis André Frénaud. Assurément, il coule beaucoup de vin en ces pages. Notamment dans les trois premiers livres (*Il n'y a pas de paradis, Les Rois mages, La Sainte Face*) où il affleure dans maints poèmes, tenu dans l'ombre de la voix, prêt à faire irruption, à épouser la chair des mots ... Profitant - à moins qu'il ne le génère, comme s'il s'agissait d'un autoportrait en creux - d'un étrange dédoublement, avec la présence de l'Autre (Il) dans le miroir.

Cet autre à qui s'adressent au soir les ivrognes, en leur grande solitude, amusant en même temps qu'apeurant les enfants, attirés par cette déroute de propos à bâtons rompus avec le vide. Que saura-t-on de lui, sinon qu'il ressemble comme deux gouttes d'eau au poète ? Qui plus est : Il mâche avec mes dents. Il boit plus que ma part.

Extraits de presse :

. Article publié dans *Le Matricule des Anges*, Septembre / Octobre 2001, Eric Dussert

Il est rare qu'un livre soit gratifié d'une couverture aussi engageante. Sur le bel essai de Pascal Commère, *La Grand'soif d'André Frénaud*, une image simple en noir et blanc, datée de 1963, représente le poète et buveur de vin André Frénaud (1907-1993) servant le verre du poète hongrois Guyla Illyes. Ce qui est frappant sur ce cliché, c'est le visage de Frénaud. Un sourire simple dénonce le plaisir qu'il prend à partager cette fraternité. Sa générosité et la quiétude de l'instant diffusent un sentiment de bien-être conforme au texte de cet autre poète taste-vin, Pascal Commère.

Commère fréquente depuis longtemps André Frénaud et sa poésie. Quant au vin ... il en est, parmi nos contemporains, l'un des plus gourmands et par conséquent l'un des plus savants praticiens. On voit que son essai est justifié, étayé, et d'une lisibilité aisée - ceux qui savent comme lui offrir un verre à la compagnie sentent qu'il n'est rien de plus déprimant que la cuistrerie des grands mots qui donnent mal à la tête.

Le doux flottement des premiers verres conduit au contraire à de judicieuses remarques dont son essai est nourri. Sa lecture suit le fil du vin. Rouge de préférence, avec un r comme celui que le poète roulait tant avec sa "*truculence toute bourguignonne*", rouge jusqu'au sang des bêtes et des vomissures. Une ethnographie du boire, voilà ce que propose le chaleureux Commère.

Il boit les mots rares du monde rural, les rapports du vin et du soldat, les charmes de la dive bouteille et du caboulot et approfondit l'autoportrait "*violent et rond*" que se

fabriqua Frénaud en "homme averti des choses de la terre, comme des choses de la vie, aimant à parler avec quelques proches qu'il avait élus - artisans et paysans (...) avec qui il célébrait, travaux de rénovation obligent, de noires noces de mots qui tachent et de Mercurey".

- *Graminées, un cahier perdu puis retrouvé*, Le temps qu'il fait, 2007

Présentation de l'ouvrage :



Recueil de poésies écrites au cours d'une même saison, celle des herbes hautes : du 26 mai au 18 juin 1990, puis du 24 mai au 5 juillet 1992.

Extraits de presse :

. Article publié dans *Matricule des Anges*, Février 2008, Thierry Guichard

L'attention que Pascal Commère porte à la terre, au plus bas de la vie, définit une nature humaine lavée de ses prétentions. L'homme rendu à lui-même.

Il faut prendre le temps. Savoir s'arrêter à notre époque d'agitations et de vitesse, de grands vides échafaudés à coups de zappings précipités, et regarder devant soi, à ses pieds, pourquoi pas ? Donner son attention à une vie minuscule mais plus riche dès qu'on s'en laisse pénétrer. Changer d'angle. C'est ce qu'a fait Pascal Commère dans les poèmes anciens de *Graminées*, retrouvés, comme il l'explique, plus de quinze ans après leur composition et rassemblés pour la première fois. *Graminées* est un livre de poèmes, des onzains pour la plupart, entièrement consacrés à l'herbe, aux herbes « *messagères d'un temps pris sur le temps, lequel pouvait bien s'arrêter.* »

Dans le texte qui clôt ce beau livre (saluons le travail de l'éditeur), Pascal Commère donne à l'origine des poèmes une dimension presque métaphysique : « *C'est comme si la voix des herbes s'était à mon insu substituée à la mienne, ou plutôt comme si le monde se muait en une vaste prairie, au cœur de laquelle s'instaurait, répondant à un mouvement infime mais permanent, une conversation qui, prenant les herbes comme sujet, cherchait à même la terre, en leur être propre, la réponse à une question dont les termes m'échappaient.* »

De fait, dans l'attention méticuleuse et curieuse portée aux herbes (« *être avec vous / sans avoir peur, honte* ») quelque chose sourd de notre condition. C'est comme si

le poète renversait les échelles de valeurs, confiant au monde d'en-bas le pouvoir de donner du sens à nos existences. Le chemin de l'écriture qui lie l'herbe aux hommes passe parfois par l'enchantement de l'enfance : « *Pourtant la prairie c'est aussi comme un livre / et ses images sont pareilles / quand l'air bouge un peu au-dessus quelque chose sourit.* »

Le « *Pourtant* » qui ouvre le poème, indique cependant que la béatitude n'est pas la règle. Et l'on remarque dans ce livre une prégnance de la mort, évoquée ici lors d'une procession funéraire où « *les veuves noires implorent au travers des larmes / tel saint, compagnon ordinaire dont la présence / se ferme - deux mains à jamais froides* ».

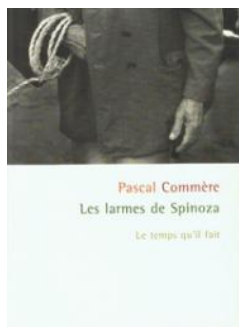
Ailleurs, c'est une « *poupée / dont saigne la lèvre* », « *renversée parmi les orges, déchirée* » que le poète transforme en sœur des coquelicots. L'écoute du monde minuscule « *sous le ciel qui se referme* » s'apparente alors à une sorte d'abandon panthéiste et intranquille qui replace l'homme à sa vraie place. Il est comme les herbes « *mal venues* » auxquelles le ciel « *accorde / un soupçon de bleu* ». Il est aussi, peut-être, au plus près de son origine même, au cœur d'une terre qui ne parle pas le même langage que lui.

« *Le ciel n'est pas pour eux* » écrivait Commère à propos des *Commis* dans le recueil paru initialement chez Folle Avoine en 1982. Ce sont des proses d'un matérialisme rude que republient les éditions du Temps qu'il fait. Blocs noir et sang, pour dire la proximité de ces hommes-là avec les bêtes, au plus bas de l'échelle sociale ; blocs portés par une sorte de colère compassionnelle et fraternelle. On reste comme ébloui par les images qui jaillissent d'un surréalisme crépusculaire : « *Les jardins sèchent derrière le linge. (...) Un manchot de passage cherche sa main sous l'arbre* » ou plus loin : « *Leurs yeux sont de la cendre. Les taureaux s'y agenouillent croyant boire.* »

De cette prose resserrée, Commère fait une matière, comme un peintre de sa gouache. Quelque chose d'épais et opaque, comme une couleur, une attitude, pour dire mieux qu'avec des mots les hommes dont il parle. Et leur rendre, sans fard, leur dignité.

-
- *Les larmes de Spinoza*, Histoires, Le temps qu'il fait, 2009

Présentation de l'ouvrage :



Un bref récit, inspiré à l'auteur par la « visite » d'une ville de l'Est, grise, pluvieuse, mélancolique et son emblème caracolant — qui est aussi, mais d'une autre manière, l'emblème de son enfance ...

Extraits de presse :

. Article publié dans *Le Matricule des Anges*, Octobre 2009, Thierry Guichard

Sept récits serrés comme autant de cafés noirs remontent le courant de la mémoire pour saisir les raisons d'une vocation : celle d'être poète. Et ressuscitent magnifiquement des ombres de peu.

Bien sûr ce sont des vies minuscules, tirées de la terre sombre où le temps les avait enfouies, que le poète Pascal Commère hisse à la surface de la page dans ce recueil de sept récits plus denses encore que brefs. Des vies condamnées à l'ombre, retournées à la poussière et sur quoi l'écriture, ici, ne vient pas jeter un faisceau de lumière violente, mais juste en révéler la présence.

Tenus à l'anonymat des humbles, et parfois des bêtes, ceux-là dont on croise ici les silhouettes fantomatiques ont accompagné l'enfant Commère vers la découverte de la poésie.

Ils peuvent être libraire, ils peuvent être instituteur, ils sont surtout des blocs d'humanité rude pour bon nombre desquels lire et, plus encore écrire, sont activités exotiques. Le livre s'ouvre sur Maria qui semble n'en pas finir de rendre visite à ses morts et autour de qui " *tout semblait tellement pris dans le silence.* ".

Taiseuse pour ce qui touche à sa vie, elle porte le deuil d'un fils toujours en vie mais que la bataille de Monte Cassino a déposé au bord de la folie et au coeur de l'éthylisme. Elle laisse Dieu tranquille auquel elle croit pourtant, " *mais peut-on parler haut quand la seule voix en vous vient d'en bas ?* ".

Femme à tout faire au château où les " *maîtres* " souvent sont absents, Maria " *ne lit pas de livres. Elle préfère aux lignes imprimées les grains de son chapelet* ". Elle écrit toutefois, mais sans que jamais le narrateur n'ait pu lire une seule ligne de sa main : elle poste chaque semaine une lettre à sa fille, seule elle aussi depuis qu'un fils et un mari " *sont partis rejoindre, à faible intervalle l'un de l'autre, l'assemblée silencieuse des gisants.* ".

Si Pascal Commère ne dit pas en quoi Maria a irrigué vers lui la source d'écrire, on comprend qu'elle a donné, par sa présence, une raison d'être impérieuse aux mots : celle de lui offrir plus longue vie dans ce texte que dans l'existence ténébreuse.

Et que dire d'Eddy, rocker au charbon, qui d'un coup de peigne aimait " *donner à la mèche sur son front une allure de banane molle dont il pensait qu'elle était le signe le plus sûr de son insoumission* " ? Sa mythologie se bâtissait autour des flippers et dans les ampères des sonos quand " *la lourdeur du soir était telle que nous pataignons dans nos ombres* ". Et hors de la maison des écluses que sa mère ne quittait pas. Quelle trace Eddy a-t-il laissée qui conduirait au poème ?

Dans chaque récit, Pascal Commère charge sa prose d'une part d'ombre indémêlable. Comme s'il craignait, en les montrant trop clairement, de transformer ceux dont il parle en animaux de foire. Ces ténèbres, ramassées par une phrase longue, rejettent la tentation de l'icône glorieuse et signent alors notre appartenance au même terreau, à la même glaise.

L'écrivain le dit, à propos de Jean, bûcheron à la main et au coeur blessés : " *les mots gardent en eux cette part d'ombre dont ils usent pour dire plus noir qu'eux-mêmes.* " Et Jean aussi est un taiseux le jour, qui le soir à l'auberge noie " *dans l'amer une vie qui pour rien n'eût avoué son mal, respect à vous, les verres au cul épais qui charrient la folie* " .

Les phrases tiennent serrés tous ces mots qui n'ont peut-être jamais habité la gorge de ceux qu'ils désignent. La poésie, celle de Pascal Commère, ne prend pas sa source dans l'eau claire : c'est un sang noir qui coule en ces pages et donne aux *Larmes de Spinoza* l'éclat noir de la beauté.

-
- Noël hiver, Le temps qu'il fait, 2010

Présentation de l'ouvrage :



Il n'est pas déraisonnable de penser que, marchant, nous allons vers les mots. Les mots qui disent l'origine et le but ultime, quoique l'enjeu de notre marche, assez obscur, pût sembler manquer certains jours de vigueur et tout autant de certitude. Nous allons vers les mots parce que nulle part ailleurs nous ne pouvons réchauffer cette part de nous qui a froid, que ce qu'ils laissent passer, qui est et n'est pas notre histoire, touche à quelque chose d'essentiel dans notre vie et que cela constitue à sa façon une manière d'espoir.

Quand bien même l'espoir n'aurait point — et le faut-il ? — élu encore le domaine à investir. Nous marchons dans la neige et cela, disons-le, s'apparente à notre raison d'être ici, indépendamment de la direction envisagée.

Extrait de l'ouvrage :

Dans la neige

En raison de l'hiver, tenace cette année-là, le marchand jugea utile de rapatrier les bêtes vers les étables. Je suivis donc les hommes dans la montagne. Et c'est au regard de cette circonstance, somme toute ordinaire, et parce que cela tombait un jour de repos, que l'on me laissa partir avec eux au matin, pour une mission qui ne devait nous retenir qu'une partie de la journée. Il avait neigé, beaucoup neigé, à tel point que nos bottes, et les miennes plus encore du fait de leur petite taille, s'enfonçaient de toute leur hauteur. La casquette rabattue sur les oreilles à la façon des commis, je peinais à les suivre, plaçant mes pas dans les leurs et serrant comme eux l'habituel bâton d'épine dans une main tandis que l'autre se réchauffait dans la poche de ma pelisse.

Je n'ai pas su. Pas plus que je n'ai pris conscience plus tard que ma vie avait commencé dans la neige. Cette neige qui, tombant sans arrêt depuis la veille au soir, effaçait nos pas à mesure. J'ai marché. À quelques mètres devant moi les hommes s'arc-boutaient dans le froid,

sans qu'aucun d'eux ne songeât à regarder en arrière. Avaient-ils conscience de la dureté du vent, de la neige, eux que la terre avait accompagnés jusqu'alors, endurcis ? Savaient-ils seulement que je les accompagnais. D'autant que tous ne parlaient pas notre langue, si tant est qu'un seul d'entre eux eût formé quelques bribes d'un langage dont ils ne connaissent à eux tous que de rares expressions usées au fil des jours, tout à la lecture des traces de sabots sous nos pieds, lesquelles s'enfonçaient avant de se mêler aux broussailles et disparaissaient pour reparaître plus loin, dans un piétinement qui semblait soumis à une poussée de fièvre, emmêlées, telle une écriture étrange, difficile à déchiffrer.

Par crainte d'éventuelles réprimandes du marchand, l'idée de redescendre sans le troupeau ne serait venue à personne. Pas plus que de planter nos pas au milieu de la neige, d'abandonner toutes recherches. Mais sans doute s'agissait-il de tout autre chose, quoique rien de cela ne fût signifié entre eux ni autour d'eux. Ou, disons-le, d'un accord tacite entre les hommes par lequel ils s'engageaient eux-mêmes, eux et leur parole, et qui prenait en compte l'hiver tout entier et le froid. Comment dire autre ? Du lien qu'un pays minuscule avait tissé avec les hommes, leurs usages. Avec les bêtes.

-
- *Le petit cheval d'Ostrava*, Le temps qu'il fait, 2011

Présentation de l'ouvrage :



Un bref récit, inspiré à l'auteur par la « visite » d'une ville de l'Est, grise, pluvieuse, mélancolique et son emblème caracolant — qui est aussi, mais d'une autre manière, l'emblème de son enfance ...

Extraits de presse :

. Article publié dans *Le Bien Public*, 23 Septembre 2012

Pascal Commère est un écrivain ... absurde ! Cet expert-comptable amoureux de la vie fait de la poésie, non pas comme M. Jourdain de la prose, mais bien comme Verlaine vantant dans l' Art poétique la simplicité travaillée de la nuance, du délicat : ce qui ne va pas de soi, mais résulte d'un travail en profondeur.

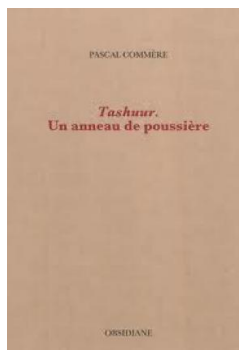
Pascal Commère écrit en prose comme quand il poétise. Avec simplicité et une belle sensibilité. « Une lecture par trop distante, et fortement médiatisée, ne retient de la terre que sa fonction alimentaire, certes non négligeable. Qu'en est-il de ceux qui y vivent ? De leur quotidien ? Appelé à vivre parmi eux, à partager au quotidien leurs soucis administratifs,

notamment, me voici embarqué dans un mouvement qu'un geste d'écriture ramasse, sans autre projet (immédiat) que prendre mesure au présent d'une ardeur ignorant tout d'elle-même. »

C'est ce qu'il nous dit dans son dernier opus, après avoir offert à ses fidèles une jolie modulation tchèque du côté d'Ostrava.

-
- *Tashuur, Un anneau de poussière*, Obsidiane, 2012

Présentation de l'ouvrage :



Tashuur, – fouet mongol pour dresser les chevaux – est un ensemble de poèmes venu des notes prises lors d'un voyage en Mongolie. On y retrouve toute la singularité langagière de cet auteur qui, tant poète que prosateur, est une figure éminente de la littérature contemporaine. Une vraie connaissance des hommes proches de la terre et des bêtes – leurs douloureuses aventures, leur bonheur fort – donne à *Tashuur* une gravité (non dénuée d'humour) marquée par l'empathie pour un monde *difficile...*

Extraits de presse :

. Article publié sur le site [Recours au Poème](#), 29 Juin 2012, Régis Lefort

Ce qui vaut écriture, la marche des troupeaux

Le nouveau livre de poèmes de Pascal Commère, qui est en fait « *un seul poème, avec quelque chose d'une narration* », fait suite à un séjour en Mongolie pendant l'année 2005. Il emprunte son titre, *Tashuur*, au monde de la steppe mongole. En effet, *Tashuur* « *désigne le petit fouet dont les cavaliers mongols, lanière passée autour du poignet, ne se séparent jamais* ».

Un anneau de poussière, en forme de sous-titre du livre, est cette sorte de nuage formé par le galop des chevaux dans la steppe mongole. En effet, le poème célèbre les grands espaces de liberté d'une terre encore vierge parcourue par les chevaux au galop.

C'est du moins ce que pense le lecteur de prime abord. Mais chez Pascal Commère, il s'agit aussi dans ses poèmes du galop du langage : « *Ah, cette vie de cheval qui me colle à la peau* », note-t-il. Le langage, lâché dans un mouvement vers l'avant, forme un anneau de poussière et, une fois passé son galop, il ne reste que la poussière des mots. C'est une des grandes réussites de ce beau livre : *Tashuur* établit un parallèle entre la marche des chevaux et l'écriture, entre les mots et les bêtes des troupeaux.

Parfois, le poète va jusqu'à envisager que mots et choses sont au centre d'un événement vibratoire où ils retrouvent leur équivalence : « *Et si peu visible, un mot et tout de suite la meute, des traces sur la neige, quoi d'autre* ».

Tashuur, c'est aussi l'espoir que les espaces qui s'étendent à perte de vue permettent par l'immensité de leur nature, le rien qui les habite, de retrouver une intériorité dégradée. Le poète espère guérir « *d'un mal d'exister qui le cerne de toutes parts* ». Il interroge souvent : « *Comment nommer ce qui provenant de toi est en butte à l'immense [...]* Mais quel vide répond à ton nom ». Il interroge encore :

*Que cherches-tu qui ne soit déjà forme & mesure
tant l'ombre qui grandit couvre l'écho des galops
nul ne sait s'ils viennent ou s'en retournent - ni si
le lait au soir qui fume apporte paix Et réconfort !*

Gardé par l'ancêtre mythique, « *la louve d'argile* » – le poète ne s'exclame-t-il pas, détachant chaque lettre : « *Mongolie l o u v e !* » –, l'espace du poème se déploie depuis un vide fondateur. De la même manière, le poète souhaite se dessaisir et pour cela il a « *dessanglé l'entier* ». C'est « *comme si déjà la steppe entrainait en [lui] par tous les pores* ».

Il chevauche le langage comme il chevauche le temps. Il vit une expérience de nomade. Plus rien n'est alors pareil dans l'écriture et le rapport à l'écriture. « *Derviche tourneur* », guerrier « *guerroyant trois consonnes nues* », « *cavalier* », il « *arpente à / la façon des bêtes un territoire que rien ne fixe* ». Son errance le mène là où « *rien / ne s'écrit qu'herbe rase, le plomb usé des mots* ». Aussi interroge-t-il « *des yeux / l'herbe au vent* ».

Des mots martèlent, tambourinent, piétinent. Cette présence de l'herbe, voix et souffle, n'est pas sans rappeler un livre précédent, *Graminées*, publié en 2007, où le poète avoue : « *c'est comme si la voix des herbes s'était à mon insu substituée à la mienne* ».

Quelque chose parle, une voix qui échappe dans la prairie qui est « *comme un livre* ». De même, l'immense troupeau parcourt « *la ligne interminable / où s'exprime encre noire la lettre d'un cavalier posé : seul signe majuscule* ».

Si, dans *Tashuur*, le poète doit accepter « *ce qui fut perdu* », doit accepter l'inconnu qui s'ouvre à lui, il considère aussi ce qui préside à la naissance de l'écriture. Il écrit « *pour le gris la lumière poudreuse* », « *pour ce qui nous devance sans / qu'on sache* », « *pour ce qui n'est plus – est encore* ». Certes, « *la steppe ne recoud pas les fils brisés* », mais son silence où se fait entendre la rumeur des galops convoque un « *étrange tutoiement* » : celui-ci permet de « *repartir à l'aube* », permet de panser la bête.

Écrit sous l'égide de Paul Claudel ou de Guillaume Apollinaire à qui est emprunté l'épigraphe du livre, « *À la fin tu es las de ce monde ancien* », *Tashuur* prolonge et complète dès le poème liminaire : « *Et de ce monde-ci, de l'autre – partagé / entre désir d'être et soumission aux nombres* ». En effet, une rupture a lieu depuis la continuité car « *les galops / antérieurs enchaînent d'autres fuites* ». Une rupture avec les recueils antérieurs qui louaient plutôt la terre bourguignonne d'où le poète est originaire. Avec

Tashuur, Pascal Commère renouvèle le calligramme, fait s'entrechoquer les mots selon l'ordre mallarméen, invente le poème totem qui le sacre cheval.

Il faut lire *Tashuur*. Un anneau de poussière car « *chacun, soulevé dès l'aube par un tourbillon de poussière qui dure / et ne retombe, s'élance* ». Il faut lire *Tashuur* comme la voix qui console, non pas formule une question qui serait faite au monde dans l'espoir d'une réponse. Car comme l'écrit Lorand Gaspar, cet autre poète nomade, « *Qui a jamais fait plus qu'approcher ?* »

-
- *Lieuse*, Le temps qu'il fait, 2016

Présentation de l'ouvrage :



Le narrateur de ces récits, qui exerce la profession de comptable en milieu rural, nous mène à la rencontre de personnalités que la campagne a façonnées — cultivateurs, éleveurs, bûcheron —, méfiantes, taiseuses, voire ombrageuses, « *le noir petit monde obstiné de l'agriculture* », attaché à une terre « *qui blesse plus qu'elle n'apporte, quand même elle gratifierait chaque jardin d'un pied de lilas en fleur en avril, d'une touffe d'oseille acide.*

(...) Avec cette peur de l'inconnu, du nouveau, qui rejoint celle d'être grugés. Après quoi ils s'en remettaient à l'homme de l'art : comptable, vétérinaire, représentant en aliments, inséminateur, quand ce n'était pas au démarcheur de la Caisse locale, avec circonspection toutefois, un minimum de méfiance grâce à quoi ils accueillaient la possibilité de ne pas s'être fait avoir. »

Et c'est à l'écrivain — homme de l'art formidable de raconter en même temps que témoin empathique — que nous nous en remettons pour voir exister encore un peu, dans l'infime de leurs vies oubliées, ces êtres devenus dérisoires à force d'inactualité, condamnés à la disparition prochaine, et qui pourtant nous disent, muettement, ce que nous avons été.

Extraits de presse :

. Article publié sur le blog de [Jacques Josse](#), 26 Mars 2017, Jacques Josse

Nombre de citoyens se souviennent à peine qu'ils viennent de là, de ce monde dont on parle peu, ou pas, ou mal, celui des paysans devenus presque invisibles et qui ont dû changer plusieurs fois de statut ces dernières années. On les appelle désormais des producteurs (de viande, de céréales ou de lait), avec ce que cela sous-entend en termes d'activité, de performance, de rentabilité et de régime d'imposition, ce dernier

impliquant une connaissance parfaite de la valeur des biens (bâtiments et matériel) et un recensement exhaustif des terres cultivées et du cheptel. Autant de choses qui leur semblaient, auparavant, devoir rester confidentielles, les actes concernant les achats et les ventes étant destinés à dormir dans une chemise à laquelle personne n'avait accès, à part, en de rares et grandes occasions, le notaire. Or, ce qu'on leur demande depuis déjà quelques décennies c'est justement de déclarer officiellement tout ce qu'ils possèdent, acquièrent, cèdent, vendent, récoltent, reçoivent, etc. Un chamboulement qui ne va pas de soi. Et qui nécessite cette aide extérieure dont ils se méfient tant.

« Outre le fait qu'il était ressenti par eux comme une inquisition, pareil inventaire les mobilisait durant des soirées, obligeant leurs doigts, habitués d'ordinaire à de tout autres travaux, à calligraphier sur des pages, ligne à ligne, des listes à la pointe Bic. »

Ce monde, Pascal Commère le connaît bien. Comptable en milieu rural, il aura passé sa vie professionnelle à côtoyer, écouter et conseiller ces hommes qui se confient peu. Il a circulé de ferme en ferme, pesé avec eux le pour et le contre, s'est adapté à leur façon d'être, a appris à interpréter leurs non-dits et à respecter leurs longs silences. Il a, peu à peu, gagné leur confiance. Leur a permis, en certaines occasions, de démêler des situations qui paraissaient inextricables, certaines l'étant d'ailleurs inexorablement, à force de déni et de fuite en avant, telle celle de ce fils qui finit par admettre, lors d'une réunion tendue autour de la table familiale, qu'il a bel et bien laissé filer l'héritage paternel.

« "Je savais pas !" Murmurait-il, et il le répéta. Ajoutant : "Que t'étais dans la déchéance..." Lui de son côté ne mouftait pas. Le visage empourpré, il demeurait le fils. La honte était pour lui. Et de tout le temps que dura l'entrevue il ne leva les yeux, le front bas telle une bête nez au sol. Et pas même quand le père laissa couler une larme. »

C'est le quotidien de ces hommes secrets, taiseux, méfiants, juchés sur leur tracteur ou s'activant aux clôtures, vêtus de leur combinaison verte achetée à la Coopérative, que Pascal Commère sonde en onze récits qui sont autant de chroniques ordinaires, vues par un écrivain qui sait de quoi il parle et qui pose sur eux un regard juste et bienveillant. Il dit leur hantise (ancestrale) de la météo, la difficulté pour les plus jeunes de vivre un célibat qui les tient encore un peu plus à l'écart, leur malaise face à la papperasse qui s'accumule, la perte que représente une bête qui meurt ou une vache qui subitement « s'avorte », l'entraide qui s'organise dès que l'un d'entre eux tombe gravement malade.

« Elle glissa un regard en direction de Gilles, qui regardait à quelques centimètres devant lui sur la table, disant : "Et lui qui a été la moitié du temps à l'hôpital ..." Des mots sans même un mouvement de voix, presque rien. Sans plus d'émoi. Comme provenant de quelque chose qui est, dont on ne peut rien dire ».

Les personnages que Pascal Commère évoque, en une série de suites narratives très maîtrisées, ont certes de nombreux points communs mais ils sont loin d'être interchangeables. Chacun possède son histoire, sa personnalité, son caractère. Il les saisit avec finesse et les fait évoluer dans des paysages bosselés où l'on retrouve,

perdues dans la brume qui enveloppe un plateau, ou stagnant dans l'ombre qui monte d'une terre ouverte, quelques silhouettes qui ne sont pas sans rappeler celles qui se glissaient déjà entre les pages de certains de ses poèmes, dont beaucoup figurent dans l'imposante (et remarquable) anthologie 1978 - 2009 : *Des laines qui éclairent* (Obsidiane / Le Temps qu'il fait, 2012).

Contacts :

Centre Régional du Livre de Franche-Comté
5 avenue Élisée Cusenier

Tél : 03 81 82 04 40

Fax : 03 81 83 24 82

g.favre@crl-franche-comte.fr

Site internet : <http://www.crl-franche-comte.fr>

Site internet du festival : <http://www.lespetitesfugues.fr>

CENTRe
FRANCHE
COMTÉ RÉgional
DU LIVRE